
U d'/of OTTAWA
39003002659679


BIBLIOTHECA

PETITS

POÈMES RUSSES

MIS EN VERS FRANÇAIS

G. CHARPENTIER ET E. FASQUELLE, Éditeurs,
11, RUE DE GRENELLE, 11,

Poésies de CATULLE MENDÈS

Poésies (tome premier). Philometa. — Sérénades. — Pagode. — Soirs moroses. 1 vol.

Poésies (tome second). Contes épiques. — Hespérus. — Intermède. — Pièces datées. — Soleil de minuit. 1 vol.

Poésies nouvelles (tome troisième des *Poésies*). Hélas ! — Les vaines amours. — Hymnaire des amants. 1 vol.

En préparation :

LA MAISON USURPÉE

POÈME

Suivi de Poésies diverses

D. 2955. — Paris. Typ. F. Imbert, 7, rue des Canettes.

CATULLE MENDÈS

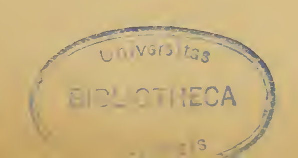
PETITS
POÈMES RUSSES

MIS EN VERS FRANÇAIS

POUCHKINE
TIOUTCHEV — KOLTSOV — OGAREV
LERMONTOV — TOURGUENEV
FÊTE — POLONSKI — NÉKRASSOV
PLECHTCHÉEV
K. R. (LE GRAND-DUC CONSTANTIN)

PARIS
G. CHARPENTIER ET E. FASQUELLE, ÉDITEURS
11, RUE DE GRENELLE, 11

1893



POUCHKINE

I

L'ANTCHAR

Au désert calciné, sur le sol qui se ride
    En rêches ornières de char,
Ainsi qu'une vigie effrayante, l'Antchar,
    Seul, se dresse en l'azur torride.

La steppe l'enfanta dans un bris de tison
Un jour de colère assassine,
Et, des feuillages morts du faîte à la racine,
Il est tout imbu de poison.

L'ardent poison qui suinte à travers son écorce,
Fondu par l'air de flamme et d'or,
Le soir, résine épaisse et diaphane encor,
Se fige en stalactite torse.

L'oiseau ne vole pas vers lui, se mêle au ciel!
Et l'effroi du tigre l'évite;
Seul, l'ouragan se rue à l'arbre, passe vite
Et s'enfuit, pestilentiel.

Si la nuée au gré des souffles promenée
Mouilla le branchage endormi,
L'eau, du bout des rameaux, goutte à goutte, parmi
Le sable, tombe, empoisonnée.

Mais un homme par un autre homme d'ici-bas,
Un jour, fut envoyé vers l'arbre;
Docile, il franchit steppe et bois et rocs de marbre,
Et revint, chargé de trépas.

La résine, il l'apporte entre ses deux mains roides,
Il apporte un rameau flétri,
Et la sueur, de tout son cœur endolori,
Perle et ruisselle en gouttes froides.

Il dit : « Voici... » frissonne, et comme sous un heurt
Fléchit, la gorge haletante,
Et sur la natte d'or de la royale tente
Tombe aux pieds de son maître, et meurt.

Le prince alors a pris quelques flèches légères,
Il les trempe au poison qui mord,
Et, bandant l'arc, envoie avec elles la mort
Aux proches races étrangères.

II

LA PETITE FLEUR

Fleurette sans parfum, flétrie
En ce vieux livre où nul ne lit,
Mon âme en te voyant s'emplit
D'une inquiète rêverie.

Où t'ouvris-tu ? sous quelle aurore ?
Pour plus d'un jour ? ou sans demain ?
Une étrangère ou tendre main
Te mit-elle où tu meurs encore,

En souvenir d'une première
Caresse ou d'un suprême adieu
Ou d'un retour sous le ciel bleu
Dans les bois d'ombre ou de lumière ?

Vit-il, joyeux ? Vit-elle, heureuse ?
Où le sort les a-t-il menés ?
Ou bien sont-ils déjà fanés
Comme toi, fleur mystérieuse ?

III

L'OR ET LE FER

Ils parlent. Tu peux entendre.
L'Or dit : « J'ai tout ! » Le Fer : « J'ai tout ! » Ecoute encor.
« Tout est à vendre ! » dit l'Or.
Le Fer dit : « Tout est à prendre ! »

TIOUTCHEV

I

LE TSAR DES CIEUX

Ces pauvres toits, ces champs par la neige envahis
Où peine le moujik nourri de graisses rances,
C'est le séjour natal des longues endurances,
Peuple russe ! c'est ton pays.

Mais l'étranger qu'exalte une autre destinée,
En son cœur fier et dans l'orgueil de son esprit
Ne peut pas soupçonner ce qui germe et fleurit
Sous ta misère résignée.

Portant sa croix, les yeux en pleurs, l'épaule en sang,
Le Tsar des cieux, vêtu d'un vêtement d'esclave,
Du sud au nord t'a traversée, ô terre slave,
Traversée en te bénissant !

II

PRINTEMPS

L'Hiver se fâche! il a raison,
Son temps n'est pas près de renaître;
Le Printemps heurte à la fenêtre
Et le chasse de la maison.

Tout vibre, à l'aube purpurine,
Sous la neige, linceul usé,
Et l'alouette au ciel rosé
Fait tinter sa claire clarine.

L'Hiver rage, sacre, dit non,
Comme un vieux roi qui gronde un page;
Le Printemps fait plus de tapage
Et s'esclaffe au nez du grognon.

L'Hiver, la mine rechignée,
Tout en fuyant par le chemin,
Prend de la neige dans sa main
Et, traître, en lance une poignée....,

Mais qu'importe au Printemps! Pareil
A quelque rose enfant qui joue,
Il s'en lave en riant la joue,
Et n'en paraît que plus vermeil !

III

ORAGE DE PRINTEMPS

Au mois de mai, j'aime l'orage,
Alors que le premier tonnerre de printemps
Joue et folâtre dans l'azur, et, par instants,
Fait la grosse voix, gronde et rage.

Un roulement s'ébranle encor...
Il pleut, dans le soleil, et la poussière vole,
Une perle s'irise à chaque foliole ,
Les fils d'aragne sont en or.

Des monts accourt la source agile,
Des vacarmes d'oiseaux crépitent dans les bois,
Et les bois et les monts font de leurs claires voix
Au tonnerre un écho fragile.

Là-haut, près de Zeus foudroyant,
Peut-être Hébé, penchant trop la coupe immortelle
Pleine de bruissants pétillements, l'a-t-elle
Versée au monde, en souriant?

IV

LES LARMES HUMAINES

Larmes, larmes que l'homme pleure,
Vous coulez dès la première heure
Et jusques au dernier jour,
Larmes, vous coulez, inconnues,
Invisibles, et continues,
Larmes de deuil ou d'amour.

Innombrables, intarissables,
Sur nos espoirs bâtis de sables
Vous coulez, éternel bruit,
Comme les ruisseaux monotones
De la pluie en les longs automnes
Coulent à travers la nuit!

V

SOUVENIR D'UN SOIR

Je me souviens de l'heure heureuse...
Reviendra-t-elle ? Qui le sait ?
Nous étions seuls, au soir tombant, Fée amoureuse !
Le fleuve, en bas, s'assombrissait.

Toi, sur la colline où décline,
Géant que le temps fit plier,
Le burg aux blancs débris, tu souriais, câline,
Le coude au marbre d'un pilier.

Tu chatouillais d'un bout de tresse
Les décombres en désarroi ;
Et l'adieu du soleil attardait sa caresse
Sur le mont, la ruine, et toi !

Le vent qui se lève à la brune
Frôlait ta jupe d'un flou-flou
Et prenait aux pommiers des fleurs l'une après l'une
Qu'il soufflait sur ton jeune cou.

A l'horizon le soleil rouge
S'enfonçait en des brouillards d'or,
Et le fleuve profond qui toujours gronde et bouge
Roulait des flots plus noirs encor.

Et toi, tu regardais, ravie,
Et je t'aimais à deux genoux,
Et l'ombre, doucement, doucement, de la vie
Fugitive passait sur nous...

———

KOLTSOV

LEVER DE SOLEIL

VIEILLE CHANSON DE GUERRE

Ce n'est pas un nuage où le tonnerre dort,
C'est l'escadron du tzar de Moscou, du Terrible,
Qui jaillit , comme un vol de grains rompant le crible,
D'à travers les forêts du Nord!

Comme l'eider à l'aile avide
Franchit l'Océan hérissé,
La Force russe a traversé
La steppe impénétrable et vide,

Et voici qu'en l'illustre empire de Kasan,
Chez le féroce Khan, chez le Tatar athée,
Elle entre et dit : « C'est moi » sans qu'on l'ait invitée,
Boïard, Kosak et paysan.

Et l'horizon se rose à peine
Qu'elle égorge les Turcs épars,
Et sur les débris des remparts
Par la ville elle se promène,

Et lorsque, piétinant le carnage vermeil,
Les chevaux ont du sang jusques à la crinière,
Se lève sur la tour en l'or de sa bannière
Le jeune Tsar, comme un soleil!

OGAREV

LA NUIT DANS L'IZBA

D'azur glacé mi-voilée,
La lune allume en passant
Le ramage éblouissant
Qu'aux vitres mit la gelée.

Longs soirs d'automne ou d'hiver!
On a froid jusqu'à la moelle.
Le grand-père sur le poêle
Bâille en rampant comme un ver.

La mère aussi s'est couchée;
Les petits, en priant Dieu,
Tout près du poêle sans feu
Se serrent, pauvre nichée.

Sous la loutchina qui luit
Si peu, les pieds dans la paille,
Seule la fille travaille,
Travaille toute la nuit.

Le vieux, un instant, grommèle,
Et dort. La fille écoutait.
Puis dans l'izba tout se tait
Sinon la rumeur que mêle

Aux plaintes dans le closeau
Du vent d'hiver ou d'automne,
La quenouille monotone,
La quenouille et le fuseau.

LERMONTOV

I

LE RENOUVEAU DE LA FOI

Lorsqu'en l'air parfumé le bois frais s'extasie
Et que la plaine au loin d'or mouvant se revêt
Et que la prune cramoisie
Rit sous la feuille au fin duvet,

4.

Lorsque, secouant la rosée, à l'heure en fête
De l'aurore ou du soir dans la pourpre endormi,
Le muguet d'argent, de la tête,
Me fait un petit signe ami,

Quand le ruisseau frôlé de saules et d'yeuses
Glisse et m'entraîne l'âme en un rêve hésitant
Et dit les fables merveilleuses
Du pays qu'il baigne en chantant,

Alors la joie éclôt en mon cœur solitaire,
Les rides de mon front s'effacent, et sans fiel
Je veux bien du bonheur sur terre
Et retrouve Dieu dans le ciel !

II

RECONNAISSANCE

Seigneur Dieu ! je vous remercie
De tout, de tout, de tout, de tout !
Du traître amour, du prompt dégoût,
Du noir destin sans éclaircie,

Et de l'amertume des larmes,
Et des baisers empoisonnés,
Et des longs jours que j'ai traînés
Dans la misère et les alarmes,
Des haines, de la calomnie,
Et des durs efforts que l'on perd
A semer son âme au désert,
Et de l'outrage à mon génie,
Et des sots que le monde encense...
Seulement, ô Dieu qui m'entends,
Daigne ne plus avoir longtemps
Des droits à ma reconnaissance !

III

L'ANGE ET L'AME

Un ange traversa le minuit azuré!
L'ange disait le chant des célestes patries,
Et lune, étoile, nue, écoutaient, attendries,
Au bleu minuit, l'hymne sacré.

Il disait le délice épanoui des âmes
Innocentes dans les jardins du paradis,
Et Dieu même, et l'amour sans demain ni jadis
En les immarcescibles flammes.

Destinée aux soucis, aux larmes d'ici-bas,
Il portait dans ses bras une âme, sœur fidèle...
L'hymne céleste, voix sans parole au fond d'elle,
Faible et vague, n'y mourut pas.

Longtemps elle porta, vivante solitaire,
Le deuil du ciel parmi les humaines douleurs...
Rien n'a valu le bel hymne pour l'âme en pleurs
Qu'attristaient les chants de la terre!

TOURGUÉNEV

I

FÉDIA

Il revient au village. Il ne va guère vite
Dans la nuit. Son petit cheval est fatigué.
Ils ont tourné la haie. Ils ont passé le gué.
Pas une étoile au ciel, ni grande ni petite.

Une vieille est au champ. « Bonjour, vieille! — Merci.
Eh ! c'est Fédia? dit-elle en liant ses javelles;
Où donc te cachais-tu, fils?... ni vent ni nouvelles !
— Où j'étais?... C'est plus loin qu'on ne peut voir d'ici.

Mes frères sont-ils bien, et ma mère de même ?
Dis si l'izba, toujours debout, n'a point brûlé,
Et dis si Paracha — des gens m'en ont parlé,
A Moscou, — perdit son mari, l'autre carême?

— Tes frères sont gaillards, ta mère a le teint frais,
Ta vieille maison rit comme une ruche neuve;
C'est vrai que Paracha, l'an passé, devint veuve,
Mais elle s'est remariée, un mois après. »

Il sifflotte tout bas, écoute le vent sombre,
Renfonce son chapeau, regarde le chemin,
Et, sans mot dire, après un geste de la main,
Tranquille, tourne bride et disparaît dans l'ombre.

FÊTE

I

AUBADE

Je suis le porteur de bonnes nouvelles !
Je viens te conter que le beau soleil
Resplendit et darde un frisson vermeil
Dans les feuillaisons et dans les cervelles ;

Que les cœurs d'oiseaux battent sous la plume
Parmi les buissons éperdus d'émoi,
Et qu'en tout le bois épris, comme en moi,
La brûlante soif du printemps s'allume ;

Que l'amant hier ivre de tendresse
Et soumis sans plainte à tes moindres vœux,
Veut faire aujourd'hui tout ce que tu veux,
Et t'adore avec la même allégresse ;

Que la Joie est née avec les murmures,
Les jeux, les parfums du matin doré,
Et que je ne ne sais quel chant je dirai
Mais que j'ai le cœur plein de chansons mûres !

POLONSKI

I

LE MENDIANT

Je connaissais un mendiant.
Sous le matin rose ou le midi jaune
Le vieux se traînait en psalmodiant
Et tendait la main à l'aumône.

Puis, ce qu'il reçut à l'ostière,
Il le partageait, quand le jour a fui,
Aux pauvres sans pain, aux gueux sans litière,
A des mendiants comme lui.

Tel est le poète ici-bas.
Il perdit la foi, le rêve, la flamme,
Comme un mendiant il est faible et las
Et quête pour nourrir son âme.

Mais, charité sans récompense,
Ce qu'il a reçu dans son morne ennui,
Avec tout son cœur, tendre, il le dispense
A des mendiants comme lui.

II

LE SOLEIL ET LA LUNE

Vers le petit lit, tout soie et dentelle,
La Lune a glissé ses rayons d'argent,
Et l'enfantelet demande en songeant :
« La Lune, le soir, pourquoi brille-t-elle ? »

— C'est que, de l'aurore à cette heure-ci,
Le Soleil a pris une peine énorme ;
Et le Seigneur veut qu'il se couche et dorme ;
Quand dort le Soleil tout repose aussi.

Et le Soleil dit à sa sœur la Lune ;
« Sœur chérie, en ton orbe aérien,
Va, prends ta lanterne, et regarde bien
Ce qu'on fait en bas durant la nuit brune.

Vois qui prie, ou rit, ou, méchant gamin,
Empêche les gens de dormir et pleure ;
Examine tout ! et, de très bonne heure,
Tu me diras les nouvelles, demain. »

S'endort le Soleil et s'en va la Lune.
Elle fait partout son guet argentin ;
Et chez le Soleil, de très grand matin,
Frappe, frappe fort, plutôt trois fois qu'une.

« Toc ! et toc ! et toc ! Ouvre donc, Soleil !
Les corneilles hors du sombre décombre
S'envolent, le cri des coqs perce l'ombre !
Matines sonnant, tout frémit d'éveil. »

Le Soleil se lève, accourt, et s'arrête.
« C'est donc vous ? Bonjour, ma sœur du ciel bleu.
Vous vous portez bien ? rendons grâce à Dieu.
Mais comme elle est pâle ! Eh ! qu'as-tu, sœurette ? »

Ce que l'on a dit, ce que l'on a fait,
La Lune le conte alors... Quelle histoire!
Le Soleil surgit d'un air de victoire
Si la nuit fut bonne et calme en effet;

Sinon, il sort, triste, avec sa séquelle
De brouillard, de pluie et de vent soudain;
La bonne défend d'aller au jardin
Et n'emmène pas l'enfant avec elle.

NÉKRASSOV

6.

LES SEULES LARMES

Lorsqu'aux champs de combat, pour les rois sans remords,
Gisent, sanglants, les corps qu'étreint la mort jalouse,
Je ne plains pas l'ami, je ne plains pas l'épouse,
Je ne plains pas même les morts.

L'épouse s'éprendra, demain, d'un nouveau rêve,
L'ami ne saura plus le nom de son ami,
Mais il est quelque part une âme qui, parmi
Tant d'oublis, souffrira sans trêve.

Parmi l'œuvre hypocrite et les fausses douleurs,
La bassesse et la prose et toutes nos ivraies,
En l'univers humain il n'est de larmes vraies,
O pauvres mères ! que vos pleurs.

Elles n'oublîront point, les chères douloureuses,
Les enfants égorgés loin de leurs tendres bras,
Pas plus, Saule, que, toi, tu ne relèveras
Tes fidèles branches pleureuses !

PLECHTCHÉEV

LE PETIT OISEAU DU BON DIEU

Le petit oiseau du bon Dieu
A vu le laboureur las sous la peine et l'âge ;
Il s'envole vers le ciel bleu
Pour raconter là-haut ce qu'il vit au village.

Il va dire au Tsar du ciel clair
Que le pauvre est bien triste et que sa vigueur ploie,
Que, si doux aux oiseaux de l'air,
Jamais le gai printemps ne lui donne de joie.

Il chanterait l'avril vainqueur !
Mais le lourd désespoir le courbe vers la terre,
Le mal met du plomb sur son cœur
Et sa chanson ne peut que pleurer ou se taire.

L'oiseau prîra le Tsar des rois
De donner au moujik qui chancelle ou qui tombe
La force de porter sa croix
Et d'arriver enfin, sans murmure, à la tombe...

K. R.

Le grand-duc Constantin

(Konstantin Romanov)

LES DEUX ROSSIGNOLS

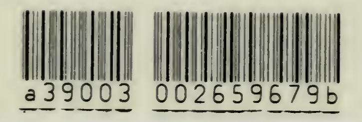
J'ouvris la fenêtre... Ah ! que j'étais triste et las...
Et je m'agenouillai vers le doux paysage.
Le souffle de la nuit printannière au visage
Me jeta l'odeur des lilas.

Le rossignol chantait sa chanson de féerie !
Je l'écoutai, les yeux par les pleurs envahis,
Et je rêvai, mélancolique, à mon pays,
A ma si lointaine patrie...

Là-bas, un rossignol, que je n'entendrai pas,
Chante sans rien savoir de l'humaine misère,
Chante toute la nuit sa chanson familière
Sur une branche de lilas !

TABLE

D. 2935. — Imp. Ferd. Imbert, rue des Canettes, 7. Paris.


a39003 002659679b